

Ma grand-mère, que nous appelions « Bouman », était une femme gentille, chaleureuse et extravertie. Elle voulait absolument que nous la tutoyions, ce qui n'était pas courant pour l'époque. Je vouvoyais d'ailleurs mes propres parents et mes grands-parents Boissac.

Bouman, gourmande, adorait la bonne cuisine. Parfois, lorsque nous sortions d'un bon déjeuner, elle nous disait : « Ouf, voilà que j'ai mangé pour une semaine ! ». Mais le soir même, cela ne l'empêchait pas de manger une choucroute ! Une fois, mon frère Georges m'a raconté qu'elle avait fait un drame pour un gigot trop cuit. Elle répétait inlassablement d'un air désolé : « Mon gigot est trop cuit, mon gigot est trop cuit... ». Elle était adepte des bonnes choses et disciple de Jean-Anthelme Brillat-Savarin.

Ma grand-mère était de santé fragile. Après la naissance de ma mère, elle a eu très vite un fibrome utérin, une tumeur bénigne qui naît sur l'utérus. À l'époque on ne savait pas la soigner, les opérations étaient plus rares et risquées. Bouman avait donc un ventre proéminent, qui la gênait pour respirer et marcher.

Mes grands-parents avaient un ménage à leur service, Antoine et Mathilde Plessis. Agés d'une cinquantaine d'années, ils n'avaient pas d'enfant. Antoine conduisait la voiture (une Talbot) et effectuait des travaux de jardinage durant l'été. Il se comportait en valet de chambre, d'ailleurs peu efficace. Mathilde s'occupait de la cuisine et de la maison.

Mes grands-parents habitaient à Lyon durant l'hiver et passaient leurs étés à la campagne, dans le Bugey. Ils avaient hérité d'une belle propriété, composée d'une grande bâtisse principale, construite en 1913, et d'une ferme. Située près du village de Montagnieu, elle leur venait de la famille Michelet. Pendant nos vacances estivales, qui duraient trois mois, mes grands-parents nous accueillait dans ce véritable écrin de verdure et de paix. Nous y avions des occupations très simples. Avec ma sœur Sophie et mon frère Georges, nous jouions au croquet, aux boules, à des jeux de société ; nous commençons à apprendre le bridge avec Bouman. Nous faisons des parties de cartes, de dominos, et nous allions nous promener dans les champs avec les enfants du village. Nous donnions un petit coup de main durant la période des foins.

Ma grand-mère recevait ses cousins de la famille Deville (enfants de sa tante Berthe, sœur d'Edgar). J'ai souvenir de la déclaration de guerre en septembre 1939, annoncée à la radio. Nous étions bien sûr à Montagnieu. La famille Dauphin était présente, avec leurs enfants Hippolyte et Colette. Nous nous sommes tous mis à pleurer.

Après le décès de Bouman en 1948, nous sommes encore allés à Montagnieu un ou deux étés, puis à partir de 1950, lorsque mon père a racheté la propriété de la Buissonnière à son frère François, nous n'y sommes plus beaucoup retournés.

À Lyon, le confort domestique à cette époque était peu développé. Nous n'avions pas de chauffage central, juste quelques poêles à bois et trois énormes appareils électriques à accumulation : un dans l'entrée, un au salon et un dans la chambre de mes parents. Dans la pièce que j'occupais avec Sophie, tout au fond de l'appartement, nous avions aussi un poêle, un Mirus, où brûlaient des boulets de poussière de charbon aggloméré. Dans les autres pièces, nous faisons du feu dans les cheminées. Il faisait cependant si froid en plein hiver que la salle à manger était fermée. Avec Sophie, nous déjeunions dans notre chambre qui comportait une assez grande table en son centre. Plus tard, dans les années 1955-1960, mon père a fait installer le chauffage central dans tout l'immeuble.